

BLAISE NDALA



L'ÉQUATION AVANT LA NUIT

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**UNE VIEILLE PHOTO D'UN
HOMME QUI POURRAIT
ÊTRE MON PÈRE,
POSANT DE LA MANIÈRE
LA PLUS DÉTENDUE
AUX CÔTÉS D'UN
SAVANT ALLEMAND
MONDIALEMENT CONNU
ET D'ADOLF HITLER.**

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER — BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

L'ÉQUATION AVANT LA NUIT

DU MÊME AUTEUR

Dans le ventre du Congo

Éditions du Seuil, 2021;

Mémoire d'encrier, 2021 ; 2023 (Legba, format poche).

Sans capote ni kalachnikov

Mémoire d'encrier, 2017

J'irai danser sur la tombe de Senghor

L'Interligne, 2014;

Vents d'ailleurs, 2019

Lorsque refait surface une vieille photo de Walter Reimann, père de Beatriz, à côté du prix Nobel de Physique Werner Heisenberg et d'Adolf Hitler, c'est le début de l'enquête pour la professeure de littérature et son collègue, l'écrivain Daniel Zinga. Des Amériques à l'Afrique en passant par l'Europe, de Yellowknife au Katanga via Berlin, Blaise Ndala ouvre une page inédite de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale : la course entre les Alliés et l'Allemagne nazie pour la fabrication de la bombe atomique grâce à l'uranium du Congo belge. *L'équation avant la nuit* rappelle puissamment combien le passé est capable de rattraper le présent.

Né en République démocratique du Congo, **BLAISE NDALA** a étudié le droit en Belgique avant de s'installer à Ottawa en 2007. Romancier, il tisse une œuvre patiente, à l'écoute du monde. Son roman *Sans capote ni kalachnikov* (2017) a remporté le Combat national des livres 2019 de Radio-Canada, le prix littéraire Émergence de l'AAOF, et a reçu une mention spéciale au prix Ivoire. *Dans le ventre du Congo* (2021) a reçu le prix Ahmadou Kourouma, le prix Ivoire et le prix Cheikh Hamidou Kane. *L'équation avant la nuit* est son quatrième roman.

BLAISE NDALA

L'ÉQUATION AVANT LA NUIT



Pour Arnaud Zola

*The nation is divided,
half patriots and half traitors,
and no man can tell
which from which.*

Mark Twain
Mark Twain Speaking, 1976

*Nos paupières sont cousues de fil invisible.
Progéniture au visage sans yeux.
Il faudra que vienne la lumière,
telle une immense et brutale armée de bistouris.*

Frankétienne
Mûr à crever, 2004

LA PHOTO

Avant « la photo », peu de choses venant de Beatriz devaient être prises au sérieux. Quand elle écrivait : « J'ai reçu une bourse de la Fondation Mark-Twain pour le plus grand rendez-vous littéraire francophone jamais organisé en sol américain » ou « Tu viens à Washington et je t'emmène faire la fête au Café Saint-Ex sur la Quatorzième », il ne fallait pas s'emballer. Ça pouvait être vrai. Ça pouvait être une promesse qu'elle allait oublier entre un festival de salsa et un colloque sur la pensée décoloniale.

M'emballer, c'est pourtant ce que je fis lorsque, sous une averse à faire dériver l'île de Montréal, je reçus un message que je n'attendais plus. Quelques signes d'où il émanait que la professeure de littérature m'invitait à me rendre à Washington pour une conférence avec ses étudiants.

Allez savoir ce qui me prit, pourquoi je finis par désobéir à la petite voix qui me répétait : *Laisse tomber, cette femme ne sait pas ce qu'elle veut*. Peut-être espérais-je sortir tête haute du jeu du chat et de la souris dans lequel, depuis un an et demi, la Chilienne tenait le beau rôle, suscitant l'espoir le matin, semant le doute le soir, renaissant de ses cendres au bout de deux mois de silence.

Trois ans après mon divorce, Beatriz était le chat, moi la souris – et vice-versa. Notre tango désaccordé durait depuis cet après-midi où nos chemins s'étaient croisés dans un festival en Bretagne, lorsqu'au détour d'un flirt amorcé hors de toute subtilité, elle m'avait lancé : « Je te ferai venir dans mon université, beaucoup de mes étudiants ont adoré ton dernier roman, ça serait formidable de faire quelque chose au Madison College. » J'avais répondu, plutôt pour la forme : « Ce n'est pas une mauvaise idée. » C'était le genre de phrase que les écrivains étaient habitués à entendre, ça ne mangeait pas de pain. On s'était promis de garder le contact.

Il y eut quelques courriels enflammés au début, puis des appels dont la durée s'étirait au fur et à mesure que les retrouvailles reculaient dans le temps. La nuit entre Montréal et Washington, ou alors au gré des voyages et des fuseaux horaires : Beatriz à Bulawayo, moi à Rio, ma tête chez un barbier de Port-Bouët, elle les pieds dans un bar branché de Barcelone. Autant dire que nous menions deux vies qui avaient tout pour continuer de cheminer l'une aux antipodes de l'autre.

J'étais un écrivain qui venait de franchir le cap de la cinquantaine dans un mélange de gratitude et de doutes. De ces doutes qui, sans prévenir, s'incrustent au plus profond de vous, mettant un terme à l'insouciance qui avait caractérisé la première moitié d'une vie somme toute ordinaire. L'année où j'avais croisé la route de Beatriz, je venais de recevoir l'un des prix littéraires les plus célébrés de la francophonie. Puis un deuxième, dont l'espace lusophone se fit l'écho, grâce à une traduction portée à bout de bras

par un vieil éditeur aussi fantasque qu'ambitieux, retranché dans Pelourinho, le cœur historique de Salvador de Bahia.

Legba, le dieu vaudou des artistes, vous dira qu'il n'y a pas que les revers qui volent en escadrille dans le ciel maudit où cheminent les plaintes de l'écrivain occupé à mendier le bonheur dans le regard d'autrui : mon livre venait d'être adapté au cinéma avant de connaître un accueil aussi déroutant qu'inespéré. J'en étais resté sidéré, peu importe que le réalisateur qui avait acquis les droits de *La Dernière Tentation du Che* ait répété qu'il y croyait depuis la seconde où il avait refermé mon sixième roman. Indéniablement, cette fiction qui revisitait le passage dans les montagnes du Kivu d'un Che Guevara à la rescousse des maquisards déterminés à poursuivre le combat de Patrice Lumumba, martyr de l'indépendance du Congo et épouvantail de la CIA, allait changer mon jugement sur le bout de chemin parcouru depuis mon départ d'Afrique, au milieu des années 1990. Si Beatriz connaissait mon travail, qu'elle disait adorer moyennant un bémol qu'elle aborderait « plus en profondeur » à l'heure des retrouvailles, l'universitaire connaissait tout autant la figure du grand héros de la lutte anticoloniale.

Apprendre que j'étais le fils d'un ancien ministre de Lumumba avait d'abord suscité chez elle un mélange d'admiration et de scepticisme. La même attitude observée de longue date chez mes interlocuteurs qui découvraient ce lien de filiation. Au Congo d'abord, en France ensuite, beaucoup moins au Canada, où j'étais arrivé à l'été 2001, pays où l'histoire des peuples subsahariens demeurerait

chose nébuleuse, note de bas de page à peine lisible dans la chronique du ^{xxi}^e siècle naissant.

Lorsque me parvint l'invitation, Beatriz connaissait les deux grands amours de ma vie : ma fille Fioti et la littérature. Je connaissais les siens : d'un côté l'œuvre de Walter Mignolo, sémiologue argentin et figure de proue du post-colonialisme latino-américain ; de l'autre la salsa, seul secret, m'avait-elle juré, de cette jouvence que la désormais quinquagénaire portait avec grâce et indifférence. Sous le ciel de Saint-Malo, ce trait allait faire mouche en moins de temps qu'il ne m'en fallut pour répondre à la question qu'elle m'adressait depuis la première rangée d'où elle nous écoutait, altière dans une robe émeraude assortie à ses boucles d'oreilles.

De Fioti, je lui avais dit l'essentiel. J'allais m'apercevoir assez rapidement que pas un mot ne lui avait échappé. Mais surtout, qu'elle avait compris que pour le père qui renouait avec le célibat, la fille de vingt et un ans était l'ultime forteresse. Le bastion aux pieds duquel je ne me serais rendu ni pour tout l'or du monde, ni contre le Pulitzer et le Booker réunis.

Avec mon ex-épouse (une journaliste que j'avais rencontrée à Paris et qui m'avait convaincu de quitter les bords de Seine pour les hivers tant redoutés de sa Belle Province), nous avions encouragé notre fille à quitter l'université de Montréal pour Harvard. Deux ans qu'elle y étudiait le droit, avec en ligne de mire une carrière d'avocate que son appétence assumée pour les grandes joutes laissait présager. Enfant unique, Fioti n'était pas seulement ma

fierté incarnée. Elle était ma botte secrète, la petite fée qui gérait avec une redoutable efficacité la messagerie et l'agenda d'un écrivain à la ramasse dans le marathon assommant que d'aucuns appelaient « succès ». Ce contre quoi ma fille tentait de me protéger n'était, en vérité, qu'une servitude volontaire au diktat d'un code pernicieux que l'écrivain obnubilé par une « place au soleil » se sentait obligé d'honorer. Tantôt par passion, tantôt sous la peur inavouable de finir dans le ventre bétonné de l'oubli, ce monstre froid qui, tel Orcus, expédiait aux Enfers qui bon lui semblait.

Parce qu'elle savait que le propre des grands amours était de couvrir des guerres sans merci, qu'entre père et fille pouvait se dresser un fleuve aussi impétueux qu'une cavalerie déchaînée, Beatriz n'avait eu aucun mal à imaginer que ma fille et moi puissions danser au bord d'un précipice nommé « engagement littéraire ».

« Engagement », donc : voilà un mot-valise aussi vieux que la littérature, dont l'évocation au détour d'une conversation avait aussitôt allumé madame la professeure. Elle m'avait lancé, le trémolo dans la voix : « Mais bien sûr que ta fille a raison de te demander pour *qui* tu écris. Il n'y a pas de littérature qui ne soit confrontée à cette question qui contient toutes les tensions entre l'Occident et nous, gens des Suds, pour ce qui touche à l'art que tu pratiques. À t'entendre, derrière la petite-fille d'un ancien ministre de Lumumba pourrait bien se cacher une de mes jeunes héroïnes. Tu me la présenteras ? »

Je laissai le temps au temps, jusqu'à cette soirée de septembre 2008. Dehors l'averse avait repris de plus belle,

transformant les avenues Mont-Royal et Papineau en estuaire urbain.

Après le silence qui suivit son texto, un message vocal. Même voix veloutée, même cran, ce côté provocateur qui parfois désarçonnait, que je finis cependant par prendre pour ce qu'il avait toujours été : une carapace pour masquer une introversion que l'intéressée assumait à demi-mot devant l'homme ou la femme qui avait gagné sa confiance. On était alors loin du compte, dire que je la connaissais à fond serait mentir, l'inverse était tout aussi vrai. Alors, il y eut au milieu de la nuit la même voix ensorceleuse, son français enrobé d'espagnol (trois années de recherches à Sorbonne Nouvelle n'y avaient rien changé).

« Tu fais ta conférence sur le campus, on se fait un petit programme sur mesure. Il n'y a que des êtres sans imagination pour s'ennuyer à DC. D'ailleurs, ça ne sera pas ton premier séjour dans la capitale. Ai-je besoin de te vendre ma ville d'adoption ? »

Je fis le mort pendant quarante-huit heures. J'hésitai, pensai aux embrouilles des rares relations à vol d'oiseau auxquelles je m'étais risqué, procrastinai, finis par composer son numéro au Madison College of Washington :

— Tu gagnes, prof.

— Je gagne toujours, cher ami. Si tu penses que c'est insupportable, sache que je suis absolument du même avis.

— Reste un détail, Bea. Je viens pour dix jours. Tu dois promettre que nous ne passerons pas nos soirées à nous disputer sur je ne sais quel évangile identitaire. Je suis un romancier, pas...

— T'inquiète, monsieur le romancier. Si ça peut te rassurer, disons que j'ai appris à composer avec l'idée que la révolte des damnés de la terre ne viendra pas des auteurs nourris aux prix littéraires parisiens.

— Madame la professeure refuse de se mouiller. Au moins, ça a le mérite d'être clair. Nous ferons donc la guerre décoloniale. L'amour attendra.

Il y eut un silence, puis elle reprit :

— Écoute, Daniel... J'aurais pu à nouveau reporter cette conférence. Et pour ne rien te cacher, j'y ai pensé. Pas plus tard qu'avant-hier, j'en étais encore à me demander si c'était une bonne idée, si je ne m'engageais pas dans quelque chose qui risquait de me pomper le peu d'énergie qui me maintient debout. Mais ça serait bête de continuer de lutter contre l'évidence. Nous ne saurons jamais si nous n'organisons pas ces retrouvailles. Je ne peux parler que pour moi ? Alors, la vérité est que j'en ai besoin. C'est pas un secret, tu as fini par croire que je n'étais... Comment tu dis ça ? Que je n'étais qu'une enquiquineuse, pour reprendre un mot que j'ai déjà entendu dans ta bouche. Rien n'est plus faux. J'ai besoin de sortir la tête de l'eau. Là, tout de suite. Pas dans un mois.

— Sortir la tête de l'eau...

— Je t'en parlerai à ton arrivée. D'ici là, et au cas où la prière signifierait quelque chose pour l'ancien élève des Jésuites, merci de dire à la madone là-haut qu'un peu de lumière dans la nuit qui m'enveloppe ne serait pas un luxe. Tu peux toujours lui promettre le chemin de Compostelle, si allumer un cierge dans la chapelle de mon campus lui paraît insignifiant.

— C'est si grave ?

— Ce sera au romancier à l'imagination fertile d'en juger. Je dors à peine, Daniel. Disons que je me suis promis de prendre le dessus. C'est pour ça que je refuse de reporter ta venue. Bref. Comment devrais-je le formuler pour m'en tenir à l'essentiel ? Mon père est décédé au Chili il y a vingt ans. Embolie pulmonaire. Je suis restée à son chevet jusqu'au dernier souffle. Je suis l'aînée des Reimann, je pense te l'avoir dit. Je ne sais pas comment ça se passe avec ta fille, mais j'avais noué avec notre père une relation que nos proches qualifiaient de « fusionnelle ». Il y a une semaine, un mauvais plaisantin, que j'espère identifier le plus rapidement possible, m'a envoyé par la poste un cadeau. Tu ne devineras jamais quoi. Un drôle de souvenir qui laisse supposer que notre père n'a pas jugé utile de nous dire qui se cachait derrière le patriarche affable, mordu d'histoire et d'anthropologie, peintre à ses heures, que nous aimions tant. J'ai tant à démêler avant d'en avoir le cœur net, mais disons que c'est soit un secret de famille particulièrement bien protégé, soit un canular de très mauvais goût.

— J'en suis navré, Bea. Je te souhaite toute la force dont tu as besoin. Je viens de regarder les vols. Je devrais arriver vendredi en début de soirée. Tu me raconteras.

L'appel de ma fille avait buté sur notre conversation. Fiotti avait laissé un message à son image : « Monsieur doit être occupé à parler tournées avec son éditeur. Est-ce qu'avant la fonte des glaciers Monsieur voudrait bien trouver deux

petites minutes pour sa future assistante honoraire livrée à elle-même sur un campus du Massachusetts? »

Je rappelai.

Elle retrouvait sa chambre d'étudiante après un cours de danse. Je lui parlai de mon voyage à Washington, la ville où sa mère venait de passer deux ans comme correspondante permanente de Radio-Canada. Avant qu'elle ne me le demande, j'exprimai mes regrets : je n'allais pas pouvoir faire un détour par Boston. Je levai néanmoins le suspense au sujet de la question qu'elle m'avait posée par texto à trois reprises, au cours des dernières quarante-huit heures : non, je n'avais pas oublié l'invitation que m'avait lancée l'association des diplômés de mon ancien collège au Congo.

— Tu arrives vendredi à Washington, tu disais. Tu restes combien de jours ?

— Laisse-moi vérifier les dates précises sur la réservation que...

— C'est bon, papa. Tu ne vas pas repartir samedi soir. T'as le temps d'aller écouter les Marcheuses.

— Les Marcheuses ?

— La grande Daisy Kotchea, dont tu as recommandé le dernier recueil de poésie sur Radio Mille Couleurs il y a tout juste une semaine, est la porte-parole que la délégation de femmes autochtones de la nation dénée dans les Territoires du Nord-Ouest s'est choisie pour aller porter ses revendications au Congrès des États-Unis. Je n'ai pas tous les détails, mais une chose est sûre : si une poétesse de l'envergure de Daisy Kotchea quitte Montréal, se joint

à ses sœurs descendues du Grand Nord pour aller battre le pavé à Washington, c'est que le jeu en vaut la chandelle. Tu iras l'écouter et tu me raconteras, promis ?

Pour ma fille, il était hors de question que je vinsse dans la ville qui abritait l'assemblée législative de la première puissance mondiale sans aller écouter son idole qui avait signé une dizaine de recueils d'une puissance à faire vaciller l'axe de la Terre. Fioti avait évoqué *Your Flag, A Splinter Under My Skin* (*Ton drapeau, une écharde sous ma peau*). Un poème qui m'avait littéralement tétanisé. Une charge d'un lyrisme aussi tranchant que le silex, contre la dépossession de la nation Dénée, la lente descente aux Enfers de son peuple, en ces confins nordiques où les fleuves, les lacs et les forêts épousent dans une étreinte rageuse la force brute de la nature millénaire. Un recueil qui avait valu à la sexagénaire le Grand Prix Samuel-de-Champlain, que l'intéressée allait qualifier de « sacrilège ».

Je répondis à ma fille que je ne pouvais pas promettre. Pas que la marche, peu importe les revendications dont elle fût l'expression, me laissât indifférent. Une fois sur le sol américain, plaidai-je, je ne serais plus maître de mon temps.

— Tu es Daniel Zinga. Tu étais finaliste du National Book Award. Tu étais dans le *New York Times*. C'était il y a un an à peine. Tu ne vas pas me faire croire qu'une prof du Madison College va t'empêcher de te rendre au Capitole le temps d'une marche organisée par des Autochtones du Canada. On parle de tes compatriotes. Non mais, papa ?

— Écoute...

Quand ce n'était pas la littérature, c'était la question autochtone. Pour la première, je n'avais que mes propres démons à blâmer. Pour la deuxième, la piquûre lui venait de sa mère. Mon ex-épouse avait grandi dans la petite ville de Gracefield, au cœur de la Vallée-de-La-Gatineau, à moins de vingt minutes de voiture d'une des plus grandes réserves autochtones de la région de la capitale nationale.

Née à Paris, où elle fut scolarisée jusqu'à l'adolescence, Fioti s'était intéressée tôt au sort des Premières Nations du Canada, profitant de chacun de nos séjours au Québec pour se rendre à Gracefield, où vivaient ses grands-parents. Mes beaux-parents descendaient de négociants partis de Normandie pour faire fortune outre-Atlantique. Convertis en coureurs de bois, ils s'étaient lancés dans la traite de fourrure. À l'orée de l'entreprise coloniale initiée par le roi de France, les aïeux de la branche maternelle de ma fille furent de ces pionniers qui hivernèrent longtemps avec les Indiens de la région des Grands Lacs (Anichinabés, Ojibwés et Potawatomis). Bon an mal an, ils troquèrent chaudrons, haches, fusils et alcool contre des peaux d'orignal, de castor et de caribou, autant de trésors dont recelaient les profondeurs à peine effleurées de la Nouvelle-France. Avec le temps, les tensions allaient succéder à l'entente cordiale, sans que les unions mixtes, de plus en plus nombreuses, parviennent à adoucir les mœurs.

À notre arrivée à Montréal, alors que la Belle Province préparait en grande pompe les 400 ans de la fondation par Samuel de Champlain de la ville de Québec, ma fille intégra

un « Cercle ouvert pour le dialogue et la solidarité avec les Premières Nations », dans le quartier Ville-Marie, où se situait son école. Dès lors, pas un seul de mes anniversaires ne fut célébré sans que je sois gratifié d'une monographie portant sur les « peuples invisibles » du Canada. Un pays qui nous paraissait, à nous qu'il faisait rêver depuis l'Afrique et l'Europe, à la fois si hospitalier et dépourvu de toute aspérité. Notre image d'Épinal était un vaste territoire drapé de forêts boréales, constellé de lacs aux rivages bucoliques, terre de tous les possibles à l'intérieur duquel la Couronne fichait une paix royale aux minorités et aux religions de tout acabit : des Sikhs de l'Asie du Sud-Est au mouvement raëlien, en passant par les Juifs hassidiques en provenance de la vieille Europe.

Je me souviens d'une remarque que ma fille avait adressée à un ami congolais venu souper à la maison, trois mois avant ma conférence au Madison College of Washington. Au cours de ce repas qui marquait la fin des vacances estivales, alors que l'avocat inscrit au barreau du Québec se demandait à voix haute si le moment n'était pas venu pour le Canada « d'en finir avec une repentance perpétuelle qui accable les nouvelles générations sans offrir de remède aux drames d'aujourd'hui », Fioti fit remarquer que « Ne pas entrer dans votre nouveau pays avec les yeux des Premières Nations, c'est choisir de ne pas voir le Canada tel qu'il est : un État colonial en tout point semblable à celui que grand-pa et Patrice Lumumba avaient combattu au début des années 1960 ». Le parallèle était tiré par les cheveux, mais la joute qui s'ensuivit et qui dura une heure fut grandiose au possible.

Fioti me souhaita un bon voyage. Ajouta qu'elle n'aurait pas hésité à faire le déplacement pour venir à ma conférence si elle n'avait pas un concours de plaidoiries à préparer. Par le débit et par l'excitation dans sa voix, je compris qu'il s'agissait d'une activité qui allait mobiliser son temps et son énergie au cours des semaines à venir. Elle promit de m'en dire plus le moment venu. Je m'engageai à mon tour à l'appeler aussitôt arrivé à Washington. Nos « Je t'aime très fort » se télescopèrent. Elle éclata de rire avant de me lancer, fidèle à sa réputation d'irréductible pyromane : « Au fait, cette invitation... C'est juste pour une conférence, n'est-ce pas ? Monsieur ne cache rien à sa fille qui jamais ne se mêlerait de ce qui ne la regarde qu'à moitié ? »

Elle raccrocha sans me laisser le temps de réagir. Le téléphone vibra au moment où je m'apprêtais à envoyer un texto sibyllin à celle qui prenait un malin plaisir à me créditer de mille et une conquêtes avérées ou fantasmées.

Beatriz rappliquait. Je décrochai, retins mon souffle. Si elle annulait, je passais d'honorable citoyen à l'homme le plus ridicule à l'ouest du méridien de Greenwich.

Washington, DC.

Mon premier passage remontait à l'année de mon émigration au Canada après six hivers passés entre le campus parisien de Panthéon-Assas et le Collège Alberto-Giacometti dans le quatorzième arrondissement, où j'avais fini par atterrir comme prof de français. Mon plus récent à l'hiver 2005. Dulles Airport, ses vastes couloirs et son

dispositif de sécurité restaient figés dans le temps. J'arborais un passeport d'un État de l'Axe-du-Bien dont Elizabeth II était la souveraine. Côté pilosité, je ressemblais davantage à Sidney Poitiers jeune qu'à un cheikh somalien. Écrivain. Conférence. Un stylo personnalisé pour seule arme. Ni Bible ni Coran. Quatre-vingts dollars en argent liquide. Dans le baise-en-ville acheté chez La Baie, *Crimes et châtiment* et *L'Avalée des avalés*. Je traversai l'Immigration, puis les douanes, aussi serein qu'un maharaja en pays conquis.

Enjoy your stay, sir, me lança l'agent qui ne croyait pas si bien dire.

Beatriz semblait avoir tout planifié. Elle était venue me cueillir à la sortie du terminal. Chignon haut à la Winona Ryder, deux mèches rebelles sur les côtés. Jogging taille basse. Zéro maquillage. Sa Chrysler bleu nuit slaloma sur le bitume de la capitale au son d'une artiste chilienne que je découvrais. « Avec Miriam Raquel Hernández je retrouve mes belles années à Santiago, mais j'arrête si t'aimes pas. J'ai aussi Aşa la Nigériane et Ray Lema, tes idoles. Ne manque que Richard Wagner. Ne me félicite pas, de grâce ; tu vois que je t'écoute ! »

Elle conduisait avec la fougue des adolescentes, pestait pour un rien : « Sont dingues, les Américains ! Mais le pire c'est Manhattan, j'te dis pas. »

Elle était comme dans mes souvenirs. Sa voix, cependant, me sembla encore plus veloutée. D'un grave enrobant. Beatriz ne savait pas, ne sut jamais que la voix avait toujours exercé sur moi une emprise supérieure à celle que la gent

masculine accordait généralement à d'autres attributs du sexe opposé. Beatriz ne sut jamais qu'en Bretagne, c'est à la texture de sa voix que je m'étais senti redevable, car la question qu'elle m'avait adressée était usée jusqu'à la corde. Depuis la sortie de mon dernier roman la rengaine tournait en boucle : « Dans *La Dernière Tentation du Che*, vous faites la part belle aux mythes d'une Afrique qu'on avait à peine effleurée dans votre œuvre. Par exemple, vous donnez à voir un Che Guevara accablé par un sort que lui aurait jeté l'arrière-arrière-petite-fille d'une pierre sortie des eaux du Tanganyika par un pêcheur frappé de surdité. Au-delà du roman, s'enquit-elle, Daniel Zinga, le fêru de réalisme merveilleux que vous êtes, et que d'aucuns présentent comme l'héritier francophone de Gabriel García Márquez, croit-il au mysticisme bantou ? »

Georgetown. Le Canal. Olive Street. Le 2575. Murs en briques d'un rouge dégradé. Escaliers en colimaçon. Vestibule lumineux, meublé avec sobriété. En exergue dans la bibliothèque de madame la professeure : Walter Mignolo, Zulma Palermo, Aníbal Quijano, d'un côté ; Edward Saïd, V. Y. Mudimbe, Cheikh Anta Diop, Frantz Fanon et Michel Foucault, de l'autre. Nous n'avions pas fini le tour de la propriétaire que nous nous étions enlacés dans un mélange d'urgence et de fureur contenue, jusqu'à ce qu'à trois heures du matin tapantes le raffut de fêtards éméchés poussant la chansonnette depuis Delaware Avenue nous ramène parmi les vivants.

Pendant le petit déjeuner gargantuesque qui suivit, Beatriz me prit par la main :

— Ce n'est pas d'une secousse dont j'aimerais te parler en confidence, Daniel, mais de ma vie qui vacille devant l'inconnu.

Voilà comment, au cœur de Washington, à quelques encâblures à peine du Pentagone et de la Maison-Blanche, nonobstant toutes les raisons possibles et imaginables qui conseillaient la prudence, je mis le doigt dans un engrenage qui allait dérouter une vie plus ou moins ordonnée.

Le courrier adressé « à Beatriz Reimann » porte le sceau d'un centre de tri postal situé à Berlin. La date d'expédition remonte à deux semaines pile. D'un geste hésitant, mon amie ouvre l'enveloppe, fait glisser sur la table en verre une photo en noir et blanc. Preuve que le cliché a payé son dû au temps qui passe, le beige des rebords a cédé au gris foncé, tandis que les pieds des trois hommes qui fixent la caméra ont dû faire le bonheur des cafards.

Un seul visage m'est familier, celui du moustachu qui se tient au centre avec à ses pieds un berger allemand, museau en l'air. Je ne reconnais ni le grand échalas au sourire figé ni le petit blond au strabisme divergent, à gauche sur la photo, engoncé dans un costume trois-pièces.

Beatriz semble chercher ses mots.

— Tu dois te demander ce que j'ai fait après avoir retourné dans tous les sens cette image qui n'est accompagnée d'aucun écrit. J'ai photocopié la photo, coupé le visage de l'homme en costume trois-pièces, que j'appelle pour le moment... Comment tu dis ça ? Le « sosie de mon

père ». Voilà. J'ai gardé le moustachu, ainsi que le troisième larron, dont les traits ne me disaient rien. J'ai montré le résultat à un collègue qui a tout de suite reconnu le grand physicien allemand Werner Heisenberg, Prix Nobel de physique en 1932. Voilà donc ce que je reçois au lendemain de mon anniversaire, d'un individu qui manifestement sait qui je suis, où je travaille : une vieille photo d'un homme qui pourrait être mon père, posant de la manière la plus détendue aux côtés d'un savant allemand mondialement connu et d'Adolf Hitler. Si tu connais un sorcier kongo ou un marabout sénégalais capable de me démêler tout ça, je suis prête à déboursier jusqu'à la moitié de mon salaire.

Il fallait que je prenne les choses par le bon bout.

Qui diable était cette femme qui m'avait invité à Washington après m'avoir fait languir plus d'une année durant ? Quel souvenir avait-elle gardé de son père ? Mais surtout, quel lien le défunt entretenait-il avec l'Allemagne nazie si tant est qu'il se soit confié de son vivant ?

— Il va falloir que tu m'aides à comprendre d'où vient le nom que tu portes. Qui sont les Reimann ? On pourrait commencer par là, si tu veux. Nous avons le temps.

— Je peux te parler de ma famille. Je n'ai rien à cacher. Si du reste l'individu qui m'envoie cette photo croit détenir quelque secret, il n'est pas dit que j'en connaisse le moindre bout au moment où je te parle.

Walter Reimann avait quitté la Suisse, pays où il était né et où il passa la moitié de sa vie, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, après que l'usine qui l'employait avait mis la clé sous la porte. Comme partout en Europe, la guerre avait ruiné les classes moyennes, clochardisé les rentiers, égrugé les grosses fortunes. Célibataire, sans enfant, sans attache affective digne de mention, l'homme de trente-huit ans avait pris le large, histoire d'aller tenter sa chance en Amérique latine, à la fois pour sa passion pour les vieilles civilisations effacées par les conquistadores et parce qu'un de ses vieux copains l'y avait précédé.

À l'orée des années 1950, l'immigrant européen dut déboursier l'ensemble de ses économies pour acquérir une petite usine spécialisée dans la fabrication de batteries de voitures. Deux décennies plus tard, au début du règne d'Augusto Pinochet, la modeste manufacture d'autrefois comptait parmi les fleurons de l'industrie chimique du pays. Naturalisé chilien, Walter avait épousé en 1954 une charmante infirmière beaucoup plus jeune que lui, et ils eurent deux enfants : Beatriz et son frère, Diego.

Les époux Reimann effectuèrent deux voyages en Suisse alémanique, dans la région de Zurich, d'où étaient originaires les Reimann, mais cela se passa avant la naissance de Beatriz. Par la suite, les parents se rendirent une seule fois dans le pays de Walter, à la fin des années 1960. « Un voyage qui ne leur laissa pas que de beaux souvenirs, puisque à leur retour à Santiago, ils décidèrent de couper les ponts avec le seul cousin resté de l'autre côté de l'océan, toute la famille ou presque ayant péri pendant la guerre. »

À sa mort, en 1989, celui que les milieux d'affaires créditaient de la cinquième fortune du pays laissa derrière lui un patrimoine évalué à quelques centaines de millions de pesos chiliens. « Mais notre père se méfiait de l'argent, qu'il qualifiait de "faux ami", de sorte que sans avoir jamais manqué de rien, mon frère et moi avons vécu une enfance des plus ordinaires. Preuve que le grand admirateur de Fidel Castro qu'il fut jusqu'à la fin de sa vie nous a transmis un rapport sain vis-à-vis des biens matériels, j'ai versé la moitié de mon héritage à des œuvres de bienfaisance, tandis que mon frère a choisi d'aller investir dans l'écotourisme en Afrique australe », conclut Beatriz.

Walter Reimann n'était donc pas allemand.

L'homme d'affaires avait traversé l'Atlantique après la victoire des Alliés, alors que l'entourage d'Adolf Hitler, à quelques exceptions près, était jugé à Nuremberg.

Je me tourne vers Beatriz.

— Je sors de ma tête l'existence d'un expéditeur aux mobiles nébuleux, il reste quoi ? Une photo, rien de plus. Avant la guerre, Hitler était un dirigeant qui recevait des gens de toutes sortes, y compris des dignitaires religieux. Si ça se trouve, ton père, s'il est l'homme qui figure sur la photo, a connu le savant Heisenberg. Le Prix Nobel de physique l'a présenté au chancelier du Reich et un photographe a immortalisé le moment. Le résultat pourrait être un souvenir, tout ce qu'il y a de plus banal.

— Sauf que si un inconnu se donne la peine de m'envoyer cette photo vingt ans après la mort de mon père, c'est qu'elle représente bien autre chose qu'un banal

souvenir comme tu dis. Le mobile derrière le geste posé par l'expéditeur me préoccupe autant que la présence de mon père aux côtés d'Hitler.

— Le mobile...

— Deux semaines que je me réveille au milieu de la nuit, en nage, une boule dans le ventre. Ça ne peut pas continuer ainsi, Daniel.

Je cherche les mots pour la rassurer.

Cela ne servirait à rien de lui avouer que je serais dans le même état si par malheur quelqu'un devait m'envoyer une photo non trafiquée sur laquelle figureraient mon père et Mobutu Sese Seko sabrant le champagne sur le yacht du défunt dictateur. Contre le poids du silence qui affaisse les épaules de Beatriz tandis qu'elle cherche des yeux le briquet oublié sur la moquette, je lui demande ce qu'elle savait des convictions politiques de l'illustre disparu.

Dans mes oreilles, les paroles de Beatriz évoquant le soutien de l'homme d'affaires aux partis de gauche comme de droite dans un Chili traversé par mille failles tectoniques s'enchaînent sans que j'en tire grand-chose. C'est une ondulation de mots sans ordonnancement ni cohérence, une ritournelle dans un idiome pratiqué aux confins d'une galaxie lointaine dont je suis séparé par une estacade faite d'ignorance et d'impuissance.

Elle me sort de ma torpeur.

— J'ai besoin de me vider la tête. Le campus est à quarante minutes d'ici. Tu pourras découvrir mon univers

et jeter un œil à l'amphi où les jeunes te cuisineront lundi sur les amours secrètes du Che dans les maquis congolais.

Une vibration dans la poche de mon blazer.

Je m'excuse auprès de Beatriz.

C'est un texto de ma fille. « Pour la Marche des Dénées, je t'envoie quelques liens par courriel. Si t'as pas le temps, concentre-toi sur l'article du *Devoir*. Plus tard, tu pourras écouter l'interview que Daisy Kotchea a accordée à CBC. »

J'opte pour la sobriété. Au cœur noir qui clôt son message, je réponds par un mauve. Un langage que nous sommes les seuls à pratiquer sur toute la surface du globe. Peu importe la distance. Peu importe le sujet. Être père eût suffi à mon bonheur. Fioti est l'incarnation du printemps perpétuel de ma vie de quinqu.

LA VIDÉO

Plutôt que de commencer par l'exploration du campus, je proposai à Beatriz une virée à la grande épicerie caribéenne dans U Street, à deux pas du Lincoln Theatre. Je dois la découverte de ce havre tropical à un ami diplomate qui autrefois guida mes pas dans le Washington des Afrodescendants.

De retour à l'appartement, soucieuse d'honorer un cépage du pays natal, la maîtresse des lieux nous sert un syrah de la vallée de Huasco. « Aucune cave artisanale du nord du Chili n'a mieux à offrir, m'explique-t-elle, quiconque raconte autre chose mérite qu'on lui coupe gentiment la langue, comme disait feu ma grand-mère. » Elle balance Aşa, tandis que j'épluche les plantains et laisse mijoter le ragout de chèvre aux haricots.

Nous hésitons entre le vélo et la marche, finissons par honorer la Chrysler bleue aux roues chromées et au cuir sentant le neuf. Jusqu'à son établissement universitaire, dont elle me fait découvrir le secteur sud, où se trouve le département de littératures et langues du monde. Ni les fantômes de la famille Reimann, ni nos divergences sur la pensée décoloniale dans ses déclinaisons littéraires n'ont été convoqués.

Le couloir qui mène au bureau de la vice-doyenne exhale un doux mélange d'encens et de cannabis.

Beatriz Reimann – Associate Dean

Hormis l'immense tableau mural où se déploie un paysage insulaire, l'espace me paraît plutôt dépouillé. Trône sur le bureau une série de photos de famille sous cadre. Deux plantes d'intérieur. Une bibliothèque géante en bois de rose. Somme toute, une atmosphère moins intimiste que ce que j'avais imaginé après avoir été séduit par les œuvres d'art tapissant murs et étagères du lumineux appartement où j'ai été accueilli.

En diagonale, tout au bout de la cour extérieure, se trouve l'amphithéâtre W.E.B. Du Bois. Dans moins de vingt-quatre heures, étudiants et enseignants viendront me poser les mêmes questions auxquelles je répons depuis deux ans. Je ferai semblant de les entendre pour la première fois. Untel avouera avoir refermé le livre sans savoir « si ce sont les apprentis révolutionnaires congolais qui ont trahi le Che en 1965 ou si c'est l'émissaire de Fidel Castro, guérillero à la santé précaire, qui a tout foiré sans daigner assumer un cuisant revers pourtant prévisible ». Tel autre voudra savoir ce que l'Afrique a gagné « en contrepartie des spiritualités ancestrales sacrifiées sur l'autel du christianisme colonial ».

— Te sens-tu prêt, l'écrivain ?

Je n'ai pas réagi quand Beatriz a affirmé avoir relevé un anachronisme dans mon dernier roman. En lien non pas avec l'histoire du Congo, qu'elle admet ne pas maîtriser, mais avec les mille et une vies du Che. « Laisse-moi allumer

mon ordi, je te fais lire un truc », me lance-t-elle. Je saisis la balle au bond, sollicite deux minutes, le temps d'une cigarette. « Je vais en profiter pour prendre des nouvelles de mon assistant, à qui j'ai demandé de préparer la salle pour ta grand-messe. Rejoins-moi quand t'as fini, d'accord ? »

Au bout de trois minutes, la porte coulissante du bureau me renvoie une image floutée de sa silhouette (c'est une vitre opaque que le tube à néon rend translucide), tandis que monte ce qui ressemble à un monologue enflammé, puisqu'il n'y a pas l'ombre d'un visiteur dans la pièce, et que madame la vice-doyenne n'est pas au téléphone.

J'entends des jurons en espagnol. En anglais. Puis : « *This is ridiculous. I mean...* Vous voulez quoi, à la fin ? »

J'obéis à la petite voix qui me déconseille de jouer les intrus. Je longe le mur, me laisse bercer par le vent qui fait chanter les cerisiers alentour. Au-dessus de ma tête, dans le ciel gris anthracite qui se dilate à perte de vue, un cargo au fuselage scintillant négocie ses derniers nœuds avant l'atterrissage à Ronald-Reagan (si je me fie à la trajectoire).

Cinq minutes ?

Dix ?

Tandis que je sors mon téléphone pour lire le courriel que ma fille m'a envoyé, me parvient un bruit de chaise qui grince. Rai de lumière. Une ombre. L'épaule de Beatriz. « Veux-tu venir une seconde, Daniel ? »

Un quart d'heure plus tôt, mon amie recevait une notification : « 1 nouveau message ». Beatriz a cédé à la curiosité et différé la recherche de ce qu'elle souhaitait me

montrer. La professeure s'est connectée à son compte sur le réseau social ReachOut et a ouvert le message d'origine inconnue. Un frisson l'a traversée.

Le nom de l'expéditeur était le même que celui figurant à l'endos de l'enveloppe postée à Berlin quinze jours auparavant : Beowulf. Un message laconique rédigé en allemand l'invitait à ouvrir l'hyperlien placé juste en dessous : « *Salut Dieu la Fille. Vous avez reçu l'image, il manquait le son. Mes amis et moi tiendrons parole. Faites attention à vous.* »

Beatriz relance la vidéo qu'elle vient tout juste de visionner.

Long tunnel aux parois nues. Faible lueur provenant visiblement d'une lampe à lumière noire, puisqu'il n'y a pas d'éclairage à proprement parler. Le faisceau lumineux éclaire si peu mais comme dans les effets spéciaux cinématographiques, l'éclairage est reflété par les substances fluorescentes qui font ressortir les blancs des matières synthétiques. Le rendu est un halo bleu violet qui enveloppe de pied en cap l'homme qui se tient face à la caméra.

Costaud, large d'épaules, mâchoires carrées, l'individu porte un k-way dont on devine qu'il est blanc, de grosses lunettes qui lui mangent près de la moitié du visage, des gants en cuir. Sur sa poitrine, ostensiblement, une croix gammée métallique, de la taille du cadran qui orne son poignet droit. Je dois attendre qu'il articule ses premiers mots pour lui donner vingt-cinq ans au grand maximum.

Je ne comprends pas grand-chose à ce qu'il ânonne, puisqu'il s'exprime en allemand, avec un débit très lent. Je sais que la fille de l'industriel chilien d'origine suisse a

appris l'idiome paternel dès sa prime jeunesse. Je laisse la scène se dérouler jusqu'au bout, sachant qu'elle me livrera la teneur du message qui semble lui être destiné.

Nous restons scotchés à l'écran de l'ordinateur.

No tiene sentido! s'écrie Beatriz.

L'homme au k-way arbore un air solennel. Je crois comprendre que Beowulf est le nom sous lequel il se présente. Il plonge la main dans un petit sac qui gît à ses pieds, sort un paquet de feuilles reliées par une ficelle qu'il a du mal à défaire, ôte ses gants. Comme son débit, la lenteur excessive de ses gestes m'insupporte. Le voilà qui parvient à ses fins. Dépose les feuilles sur le sol dans un ordonnancement circulaire qui semble obéir à une logique sans doute inscrite dans le bréviaire du parfait facho, car on le voit hésiter, revenir sur l'ordre selon lequel les feuilles doivent être alignées. En garder une dans les mains. Feuille qu'il déplie et brandit en direction de la caméra.

Gros plan sur un homme blanc. Cheveux noirs, raie latérale, bouille de garçon propre sur lui. Pas besoin de traduction pour retenir le nom prononcé par l'homme au k-way : Maurice Bavaud. Suivent quelques mots qui se perdent dans le fond musical choisi par le metteur en scène. Un air vaguement familier qui évoque dans mon oreille la touche singulière de Richard Wagner.

Beatriz ôte ses lunettes, qu'elle essuie du rebord de son chemisier en satin, peste, a un rire nerveux, se saisit de la main que je lui tends.

« Ça n'a aucun sens », répète en boucle la Chilienne, comme si elle attendait de cette imprécation qu'elle nous